

Anatole FRANCE



**LE PETIT
SOLDAT DE PLOMB**

LE PETIT SOLDAT DE PLOMB

Cette nuit-là, comme la fièvre de l' «influenza» m'empêchait de dormir, j'entendis très distinctement trois coups frappés sur la glace d'une vitrine qui est à côté de mon lit et dans laquelle vivent pêle-mêle des figurines en porcelaine de Saxe ou en biscuit de Sèvres, des statuettes en terre cuite de Tanagra ou de Myrina, des petits bronzes de la Renaissance, des ivoires japonais, des verres de Venise, des tasses de Chine, des boîtes en vernis Martin, des plateaux de laque, des coffrets d'émail; enfin, mille riens que j'aime pour le fini du travail ou la beauté de la matière. Les coups étaient légers, mais parfaitement nets et je reconnus, à la lueur de la veilleuse, que c'était un petit soldat de plomb, logé dans le meuble, qui essayait de se donner la liberté. Il y réussit, et, bientôt, sous son poing, la porte vitrée s'ouvrit toute grande. À vrai dire, je ne fus pas surpris plus que de raison. Ce petit soldat m'a toujours eu l'air d'un fort mauvais sujet. Et depuis deux ans que madame G. M... me l'a donné, je m'attends de sa part à toutes les impertinences. Il porte l'habit blanc bordé de bleu: c'est un garde française, et l'on sait que ce régiment-là ne se distinguait point par la discipline.

— Holà! criai-je, la Fleur, Brindamour, La Tulipe! ne pourriez-vous faire moins de bruit et me laisser reposer en paix, car je suis fort souffrant?

Le drôle me répondit en grognant:

— Tel que vous me voyez, bourgeois, il y a cent ans que j'ai pris la Bastille, ensuite de quoi on vida nombre de pots. Je ne crois pas qu'il reste beaucoup de soldats de plomb aussi vieux que moi. Bonne nuit, je vais à la parade.

— La Tulipe, répondis-je sévèrement, votre régiment fut cassé par ordre de Louis XVI le 31 août 1789. Vous ne devez plus aller à aucune parade. Restez dans cette vitrine.

La Tulipe se frisa la moustache et, me regardant du coin de l'oeil avec mépris:

— Quoi, me dit-il, ne savez-vous pas que, chaque année, dans la nuit du 31 décembre, pendant le sommeil des enfants, la grande revue des soldats de plomb défile sur les toits, au milieu des cheminées qui fument joyeusement, et d'où s'échappent encore les dernières cendres de la bûche de Noël? C'est une cavalcade éperdue, où chevauche maint cavalier qui n'a plus de tête. Les ombres de tous les soldats de plomb qui périrent à la guerre passent ainsi dans un tourbillon infernal. Ce ne sont que baïonnettes tordues et sabres brisés. Et les âmes des poupées mortes, toutes pâles au clair de lune, les regardent passer.

Ce discours me laissa perplexe.

— Ainsi donc, la Tulipe, c'est un usage, un usage solennel? J'ai infiniment de respect pour les usages, les coutumes, les traditions, les légendes, les croyances populaires. Nous appelons cela le folk-lore, et nous en faisons des études qui nous divertissent beaucoup. La Tulipe, je vois avec grand plaisir que vous êtes traditionniste. D'un autre côté, je ne sais si je dois vous laisser sortir de cette vitrine.

— Tu le dois, dit une voix harmonieuse et pure que je n'avais pas encore entendue et que je reconnus aussitôt pour celle de la jeune femme de Tanagra qui, serrée dans les plis de son himation, se tenait debout auprès du garde française qu'elle dominait de l'élégante majesté de sa taille. Tu le dois. Toutes les coutumes transmises par les aïeux sont également respectables. Nos pères savaient mieux que nous ce qui est permis et ce qui est défendu, car ils étaient plus près des dieux. Il convient donc de laisser ce Galate accomplir les rites guerriers des ancêtres. De mon temps, ils ne portaient pas, comme celui-ci, un ridicule habit bleu à revers rouges. Ils n'étaient couverts que de leurs boucliers. Et nous en avions grand-peur. C'étaient des barbares. Toi aussi, tu es un Galate et un barbare. En vain tu as lu les poètes et les historiens, tu ne sais point ce que c'est que la beauté de la vie. Tu n'étais point à l'agora, tandis que je filais la laine de Milet, dans la cour de la maison, sous l'antique mûrier.

Je m'efforçai de répondre avec mesure :

— Belle Pannychis, ton petit peuple grec a conçu des formes dont se réjouissent à jamais les âmes et les yeux. Il a créé les arts et fondé les sciences. Pannychis, il convient de reconnaître que tu as bien parlé. La coutume doit être suivie, sans quoi elle ne serait plus la coutume. Blanche Pannychis, toi qui filais la laine de Milet, sous le mûrier antique, tu ne m'auras pas fait entendre en vain des paroles de bon conseil ; sur ton avis, je permets à La Tulipe d'aller partout où la tradition l'appelle.

Alors une petite batteuse de beurre en biscuit de Sèvres, les deux mains sur sa baratte, tourna vers moi des regards suppliants.

— Monsieur, ne le laissez point partir. Il m'a promis le mariage. C'est l'amoureux des onze mille vierges. S'il s'en va, je ne le reverrai plus.

Et, cachant ses joues rondes dans son tablier, elle pleura toutes les larmes de son cœur.

Je la rassurai du mieux que je pus et j'invitai mon garde française à ne point s'attarder, après la revue, dans quelque cabaret. Il le promit et je lui souhaitai bon voyage. Mais il ne partait pas. Chose étrange, il demeurait tranquille sur sa tablette, ne bougeant pas plus que les magots qui l'entouraient. Je lui en témoignai ma surprise.

— Patience, me répondit-il. Je ne pourrais partir ainsi sous vos regards sans contrarier toutes les lois de la magie. Quand vous sommeillerez, il me sera facile de m'échapper dans un rayon de lune, car je suis subtil. Mais rien ne me presse et je puis attendre encore une heure ou deux. Pour l'instant nous n'avons rien de mieux à faire que de causer. Voulez-vous que je vous conte une histoire du vieux temps ? J'en sais plus d'une.

— Conte, dit Pannychis.

— Conte, dit la batteuse de beurre.

— Conte donc, La Tulipe, fis-je à mon tour.

Il s'assit, bourra sa pipe, se versa un verre de vin, toussa et commença en ces termes :

— Il y a quatre-vingt-dix-neuf ans, jour pour jour, j'étais sur un guéridon avec une douzaine de camarades qui me ressemblaient comme des frères, les uns en assez bon état, les autres endommagés de la tête ou des pieds : débris héroïques d'une boîte de soldats de plomb, achetée l'année précédente à la foire Saint-Germain. La chambre était tendue de soie bleu pâle ; une épinette...

Je l'interrompis :

— La Tulipe, je connais cette histoire : c'est celle d'une visite domiciliaire au temps de la Terreur. Elle ne va pas à votre air : je la conterai moi-même, et dès demain. Dites-nous une histoire de guerre.

— Soit, reprit La Tulipe. Donnez-moi à boire et je vais vous narrer la bataille de Fontenoy, où je fus. Nous y abîmâmes les Anglais. Il y avait aussi contre nous, dans cette bataille, des

Autrichiens, des Hollandais et, s'il m'en souvient, des Allemands; mais ces individus-là ne comptent pas. La France n'a qu'un seul ennemi, l'Angleterre. Nous arrivâmes sur le champ de bataille. Dès l'abord, les lauriers sous mes pas levaient de terre.

Quand nous fûmes à cinquante pas de l'ennemi, nous fîmes halte, et le Milord Charles Hay, capitaine des gardes anglaises, ôta son chapeau et nous cria :

«— Messieurs les gardes françaises, tirez.

«A quoi nos officiers répliquèrent :

«— Messieurs les gardes anglaises, à vous l'honneur. Tirez d'abord. Et ce cri fut répété par tout mon régiment, et ma voix, plus forte que les autres, les dominait. On n'entendait que moi.

— Il est resté célèbre, dis-je. D'où vous vint, La Tulipe, ce mouvement de générosité sublime, qui fait l'admiration de la postérité?

— De générosité? s'écria La Tulipe, en roulant des yeux furieux. Comment l'entendez-vous? Bonhomme, me prenez-vous pour une andouille? Regardez-moi bien. Ai-je l'air d'un jocrisse?... De générosité?... Vous me la baillez belle avec votre générosité. Ne croyez pas que je sois un homme qu'on mène voir les poules pisser. Et voulez-vous que je vous coupe les oreilles? Vous êtes un faquin. Il serait beau vraiment qu'un garde française chevronné, jusqu'à l'épaule se montrât généreux avec les goddam. Nous disions aux Anglais de tirer d'abord, parce que d'ordinaire la première salve ne fait pas grand mal à celui qui la reçoit. On la tire au hasard et sans les points de repère que donne la fumée de l'ennemi. Vous ne savez donc pas que nos règlements nous interdisent de tirer les premiers? Il faut que vous soyez bien ignorant.

— Je sais pourtant, La Tulipe, que cette première salve de Fontenoy fut, contrairement à votre dire, excessivement meurtrière.

La Tulipe en convint.

— Il est vrai; elle le fut à cause de la proximité inusitée où les Anglais se trouvaient des Français. Nos premiers rangs furent fauchés. Mais nous avons fait en cette rencontre comme nous avons appris à faire. La première vertu du militaire est de se conformer au règlement. Mais entendez la suite : cette bataille qui eut un commencement sévère se poursuivit joyeusement. On y tua beaucoup d'Anglais. Le maréchal de Saxe, monté sur un cheval fougueux, menait nos troupes au combat.

A ce coup, je l'interrompis :

— Je croyais, lui dis-je, que le maréchal de Saxe, fort malade, se faisait porter en litière.

— Vous avez raison de le croire. Car c'est vrai et je le vis de mes yeux sur son lit volant, où il gisait tout à plat. Mais j'omettais de le dire par bon goût, bienséance, convenance et révérence. Et comme je sais comment il faut dire, j'avais mis au lieu d'un grabat un coursier impétueux. Voilà comme il faut écrire l'histoire. Monsieur, ne vous y essayez point. Vous n'avez pas l'esprit assez sublime pour y réussir... Une litière, quel attirail pour un guerrier... Donc le maréchal de Saxe, excitant un cheval indompté, brûlait de se baigner dans le sang des ennemis. La bataille qui avait commencé sévèrement se poursuivit dans la joie : on y tua beaucoup d'Anglais. Ce sont de vilains animaux. Vous savez qu'ils ont une queue au derrière.

— Je ne le savais pas, La Tulipe.

— C'est donc, monsieur, que vous n'êtes pas bien instruit. Mais je poursuis : à un certain moment de cette grande action, mon courage m'emporta presque seul, assez loin du champ de bataille, au pied d'un ravin, devant une redoute formidable, défendue par une cinquantaine de ces animaux; j'en tuai quarante et un, j'en blessai trente-quatre. Le reste prit la fuite et la redoute fut prise. Mon ardeur m'entraînant plus loin encore, je me trouvai dans un bois où l'on n'entendait plus le bruit du combat. Après avoir marché assez longtemps, je rencontrai un vieil homme qui faisait des fagots. Je lui demandai s'il n'avait pas vu, d'aventure, mon régiment que

j'avais perdu. Il me fit signe que non. Débordant d'enthousiasme, je lui criai d'une voix enflée par l'ardeur de la gloire :

«— Nous sommes vainqueurs. Crie : «Vive le Roi!»

«Mais, pour toute réponse, haussant les épaules, il continua à lier son fagot. Alors, indigné de tant de bassesse, je lui enfonçai ma baïonnette dans le ventre et passai mon chemin.

«Dès le lendemain nous logeâmes chez l'habitant. On m'assigna la demeure d'un riche marchand, nommé Jean Gosbec, où je me rendis fort avant dans la nuit. J'y fus reçu par une servante assez propre qui me conduisit au grenier où elle me fit un lit. Je m'aperçus que je lui plaisais et j'en profitai pour faire d'elle à mon plaisir. Bien qu'elle fût gaillarde, ma vigueur l'étonna.

«De bon matin, je descendis de mon grenier et accostai, dans la salle basse, la drapière qui se nommait Ursule et avait bonne mine. Je l'entrepris incontinent. Elle fit quelque résistance sur ce que son mari était jaloux et la tuerait s'il la surprenait avec moi.

«— Je lui couperai le nez, lui dis-je.

«Et ces paroles la rassurèrent assez pour qu'elle ne retardât plus son plaisir, que je lui donnai incontinent. Au moment où j'y travaillais de bon cœur, elle poussa tout à coup un cri de frayeur à l'aspect de son mari qui était entré, par malencontre, dans la chambre et s'y tenait pétrifié. Il ne pouvait voir mon visage. Mais quand je le tournai sur lui, il fut terrifié et quitta la place sans rien dire.

«Voilà, monsieur, le récit complet de la bataille de Fontenoy.

— J'avoue, dis-je, que Voltaire n'en a pas fait un si bon.

— Je le pense bien, me dit le garde française. Mais qui était ce Voltaire ? Un bourgeois, sans doute, qui n'entendait rien à la guerre. J'ai grand soif. Faites monter une chopine.

Retrouvez *Le Petit soldat de plomb* d'**Anatole FRANCE**,
lu par **Kim VINTER**
sur le CD édité par **Grinalbert**



Anatole FRANCE

*Putois, Le Petit soldat de plomb,
Edmée ou La Charité bien placée*

Lu par **Kim VINTER**

1 CD, 66 minutes, référence GCDL007

Disponible en librairie

Liste des librairies et bien plus encore sur notre site internet :

www.grinalbert.fr

Grinalbert Polymédia
1 rue Auguste RENOIR
25000 BESANÇON

Téléphone : 03 81 88 45 15 du lundi au vendredi de 9h30 à 12h